



françois caradec  
isidore ducasse, comte de  
lautréamont

Extrait de la préface

idées/gallimard









*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*© Éditions de la Table Ronde, 1975,  
pour la présente édition revue et augmentée.*



*Que diable pouvait faire dans la vie  
l'homme qui a écrit d'aussi terribles  
rêves?*

J.-K. Huysmans.

*Cette mort fut trop anodinement plate  
pour qu'on n'ait pas envie de regarder de  
plus près dans le mystère de sa vie.*

Antonin Artaud.

*Ce que Lautréamont nous donne à lire  
n'est pas interprétable, et n'a enfin rien  
à faire avec sa biographie, pour avoir  
cependant été, et ne jamais cesser d'être  
biographique.*

Marcelin Pleynet.

*Si j'existe, je ne suis pas un autre.*

Isidore Ducasse.

Ce livre a été écrit avec la collaboration d'Albano Rodríguez.

Les citations d'Isidore Ducasse sont composées en caractères *italiques*. Les références aux *Chants de Maldoror* sont désignées, entre parenthèses, par des chiffres romains de I à VI; et à *Poésies* par la lettre P. suivie des chiffres I et II.

## Montevideo, la coquette

La famille d'Isidore Ducasse est originaire de la plaine de Bigorre. Le 26 janvier 1798, ses grands-parents paternels échangent devant le maire de la commune de Bazet, à cinq kilomètres au nord de Tarbes (Hautes-Pyrénées), une promesse de mariage :

*L'an sept de la République française sixième pluviose à nous Jean Sempé agent municipal de la commune de Bazet ai ce jour d'hui publié à haute et intelligible voix devant la principale porte de la maison commune que le citoyen Jean-Louis Ducasse, fils légitime de Louis Ducasse-Cadet et Jeanne Guinle, dite Metre de la commune de Bazet d'une part, et Marthe d'Amaré, fille légitime de Dominique d'Amaré et Marie Sentupéry de la commune de Chis d'autre part, lesquels entendent faire rédiger par nous président de l'administration du canton de Tarbes promesse de leur mariage le dix du courant conformément aux dispositions de la loi.*

Jean-Louis, ou Louis Ducasse, est né en 1772 ou 1774<sup>1</sup> ; il porte un nom fort répandu dans le pays bigourdan : *casse* signifie « chêne » en langue d'oc. Il

1. Il meurt le 30 août 1830. Il est alors propriétaire d'une exploitation de 3,25 ha de prés et de vergers sur les communes de Bazet, Andret et Bordères, et d'un jardin de 29,30 a.

ajoute à son nom propre le surnom de sa mère, — Metre, Mètre ou Mettre, selon la fantaisie orthographique des officiers de l'état civil. Il aura huit enfants légitimes. Le quatrième naît le 12 mars 1809, à Bazet ; l'enfant reçoit le prénom de son oncle paternel, témoin et parrain : François.

*L'an mil huit cent neuf, le treizième du mois de mars, à quatre heures du soir, par devant nous Jean Sempé, maire, officier d'état civil de la commune de Bazet, canton de Tarbes-Nord, est comparu le sieur Louis Ducasse-Metre, âgé de trente-sept ans, cultivateur, domicilié au dit Bazet, qui nous a présenté un enfant du sexe masculin, né le douze du dit mois de mars à l'heure de six du matin, de lui déclarant et de Marthe Damaré son épouse et auquel il a déclaré vouloir donner le prénom de François. La dite déclaration et présentation faite en présence du sieur François Ducasse-Moret, âgé de vingt-cinq ans, cultivateur, et de Jean-Sixte Vergez, âgé de trente-sept ans, instituteur, domicilié au dit Bazet et ont, le père et témoins, signé avec nous le présent acte de naissance après qu'il eur aura été fait lecture.*

*Vergez. Ducasse. Sempé, maire.*

Les cultivateurs bigourdans sont loin d'être des paysans arriérés. Ce sont aussi des éleveurs de petits chevaux tarbais fort réputés aujourd'hui encore. François Ducasse fait des études primaires supérieures et débute, « petit saute-ruisseau, chez M<sup>e</sup> Claverie, avoué, qui, en 1831, cédera son étude à son clerc, Jean Dazet. Il est nommé, le 3 juillet 1833, instituteur public à Sarniguet, à cinq kilomètres plus au nord ; il y tient l'emploi de secrétaire de mairie, et appose sa signature au lent paraphe sur

les actes de l'état civil des années 1837, 1838 et 1839. Le 20 novembre 1839, l'instituteur est remplacé.

François Ducasse a trente ans. Comme de nombreux Bigourdans, il émigre en Amérique du Sud. Il choisit l'Uruguay. Les enfants de son frère aîné, Marc Ducasse resté au pays (il accueillera plus tard Isidore) : François, Droctovée et Lécéa, choisiront l'Argentine, où ils rejoindront leur oncle, Bernard-Lucien, septième enfant de Louis Ducasse, qui sera le parrain d'Isidore.

François Ducassé connut-il avant son départ sa future épouse, Célestine Jacquette Davezac? Était-elle, comme le prétendra plus tard la famille, la servante des Ducasse, et le futur chancelier en profita-t-il pour la joindre à ses bagages? Jacquette Davezac (le prénom de Céleste ou Célestine n'apparaîtra que plus tard) est née en 1821 :

*L'an mil huit cent vingt et un et le dix neuvième jour du mois de mai, à dix heures du matin, par devant Nous Jean Villemur, Maire et Officier de l'État Civil de la commune de Sarniguet canton de Tarbes Nord, département des Hautes Pyrénées est comparu le sieur Dominique Davezac propriétaire cultivateur domicilié au dit Sarniguet. Lequel nous a présenté un enfant de sexe féminin née aujourd'hui vers les quatre heures du matin de lui déclarant et de Marie Bédouret dite Sanset son épouse et auquel il a déclaré vouloir donner le prénom de Jacquette Davezac. Les dites déclaration et présentation faites en présence de Bernard Sempé, instituteur, âgé d'environ vingt-cinq ans et de Jean Laporte-Pouey propriétaire cultivateur âgé d'environ quarante-sept ans habitant au dit lieu de Sarniguet, son voisin. Et ont signé les dits Sempé et*

*Laporte avec ledit Davezac père du dit enfant, après que lecture leur en a été faite, le présent acte de naissance de ce requis.*

Fille, elle aussi, de propriétaire cultivateur, comme l'était le père de François Ducasse, il n'est pas impossible qu'elle ait travaillé à la ferme des Ducasse; mais comment le savoir? En tout cas, lorsque son futur mari s'embarque à trente ans, c'est une jeune fille de dix-neuf ans, qui a fort bien pu le connaître ou même, comme on dit, le fréquenter. En 1841, elle a vingt ans : elle obtient un passeport pour Montevideo <sup>1</sup>.

Par une note du chancelier Marcelin Denoix, nous savons qu'en 1845 François Ducasse travaille à la chancellerie du consulat de France à Montevideo, en qualité de commis, « depuis plusieurs années ».

De 1838 à 1842, près de 22 000 immigrants, dont 11 000 Français, ont débarqué à Montevideo. Les Européens forment maintenant le tiers de la population de la ville : ils sont près de 30 000. Les Français (surtout des Basques) sont artisans, commerçants ou petits propriétaires ; ils ont leur périodique, *Le Patriote français*. Les Anglais sont de gros négociants ou de riches fermiers ; ils ont aussi leur journal, *The Britannic*. Les Italiens sont marins caboteurs ou jardiniers ; les Espagnols, petits commerçants, cultivateurs ou journaliers. Tous se plaisent sous ce climat tempéré aux pluies réparties sur toute l'année, de sorte qu'il n'y a pratiquement pas de saison sèche : plus de la moitié du territoire est couvert de prairies

1. Édouard Peyrouzet, *Vie de Lautréamont*, Paris, Grasset, 1970.

et de pâturages. Les plaines sont ondulées et les rivières nombreuses coulent entre de faibles collines, les *cuchillas*, avant de se jeter dans l'Atlantique, le fleuve Uruguay ou la lagune Merín.

Mais les immigrants trouvent aussi la guerre.

Juan Manuel de Rosas, qui est pour les uns un monstre, pour les autres une idole, est le descendant d'une famille d'hidalgos qui, après s'être appuyé sur les gauchos et le petit peuple de Buenos Aires, gouverne l'Argentine en maître absolu. Comédien et cruel, habile et mégalomane, il se fait appeler *l'Illustre Restaurateur des Lois*. « Vous savez que les théories démocratiques sont de dangereuses illusions, des utopies qui mènent à l'esclavage. Ma conviction sera mon guide, la faire triompher mon devoir, l'exécuter sera le vôtre. » Programme d'une grande simplicité. Un mois de l'année porte son nom ; son portrait figure en bonne place dans les églises. Il porte une haine profonde aux « unitaires », c'est-à-dire aux démocrates : on estime à 22 000 le nombre de ses victimes. En 1841, la folie sanguinaire de Rosas va jusqu'à faire représenter sur la scène du Théâtre de la Victoire le combat symbolique d'un « fédéraliste » contre un « unitaire » ; naturellement le fédéraliste l'emporte, et l'unitaire est proprement égorgé sur l'avant-scène aux applaudissements du public.

Pendant ce temps, en Uruguay, le général Fructoso Rivera, démocrate, est élu en 1830 président de la République. Par ses origines comme par ses convictions, il ne peut être que l'ennemi de son voisin. Mais en 1835, son successeur, le général Oribe, abandonnant les unitaires, s'allie à Rosas. Le résultat ne se fait pas attendre : les unitaires uruguayens,

partisans de Rivera, chassent le général Oribe en 1838. Ils sont soutenus par les Français, car le roi Louis-Philippe, qui avait voulu interdire à Rosas d'incorporer dans son armée les ressortissants français résidant en Argentine, a mal pris les rodomontades de Rosas (« Mort au porc immonde Louis-Philippe! ») et s'est tout naturellement rapproché de ses ennemis. Rosas décide alors de rétablir Oribe, et les troupes argentines viennent assiéger Montevideo.

Ainsi commence une guerre qui durera de 1843 à 1851. Les « blancs », partisans d'Oribe, portent des brassards avec l'inscription : « Défense des Lois. » Les « rouges », partisans de Rivera, ceignent leur front d'un bandeau de cette couleur. La flotte française bloque le port de Buenos Aires, au profit de l'Uruguay qui voit le trafic maritime détourné sur le port de Montevideo. Mais bientôt, sur terre, les troupes de Rosas et les « blancs » écrasent l'armée uruguayenne des « rouges », renforcée pourtant d'émigrés argentins, de deux mille volontaires français et de la légion italienne commandée par Garibaldi. Les « rouges » s'enferment dans Montevideo : c'est le début d'un siège qui durera neuf ans. Grâce aux secours apportés par la flotte française, puis par la flotte anglaise, la famine sera évitée.

Le siège offre sa chance à François Ducasse. En juin 1845, le baron Théodore Pichon, consul de France, quitte Montevideo à bord de l'*Atalante*, et laisse au chancelier Marcelin Denoix la gérance du consulat ; celui-ci délègue à François Ducasse le poste qu'il occupait avant le départ du baron Pichon. Il certifie <sup>1</sup> :

1. C'est à Claude Pichois que l'on doit l'essentiel des recherches sur la carrière de François Ducasse.

« M. Ducasse, qui travaille depuis plusieurs années à la chancellerie en qualité de commis, est un homme d'un caractère docile, un de ceux qui connaissent le mieux notre population, et j'ai une confiance entière en lui ; il est français et réunit les conditions nécessaires. »

Désormais, dans sa famille, pour le distinguer de ses frères, on ne l'appellera plus que « le chancelier ».

« C'était un homme sociable et d'une culture peu ordinaire <sup>1</sup>. »

Mais ce n'était pas que cela :

« François Ducasse avait du dandy dans la coquetterie fashionable et une indifférence flegmatique et dédaigneuse qu'il affichait dans les bals et dans les réceptions. A part cela il était d'une intégrité morale reconnue et capable d'enthousiasme malgré son regard blasé et cet air distrait, lointain, revenu de tout, qui était le suprême bon ton du cocodès. Il occupait [vingt ans plus tard] un appartement à l'Hôtel des Pyramides, endroit choisi en ce temps-là pour les soirées politiques et littéraires.

« Avant son mariage, il se lia avec M<sup>lle</sup> Rosario de Toledo, danseuse espagnole [probablement d'origine gitane] que les journaux de Rio de Janeiro vantaient du temps de l'empereur Pierre II [Pedro II d'Alcantara]. François Ducasse, qui se targuait d'être un " collectionneur de filles de théâtre " (*sic*), désireux de connaître la belle actrice, profita du séjour que Rosario faisait à Montevideo en compagnie d'un riche armateur anglais pour obtenir une entrevue secrète avec elle. Grâce aux bons offices de M. de V., la danseuse consentit à souper avec le chancelier

1. Edmundo Montagne.

dans l'appartement que celui-ci occupait rue Misiones. Un mois plus tard, Rosario de Toledo, à la suite d'une violente dispute avec l'armateur, devint la maîtresse en titre de François Ducasse. La liaison dura moins d'un an. Rosario, abandonnée par le chancelier, retourna au Brésil où d'aucuns affirment qu'elle y mourut en état d'aliénation mentale<sup>1</sup>. »

Cette réputation de coureur de filles est-elle justifiée? Tout le monde n'est pas de cet avis. « Il a eu avant son mariage une liaison avec une danseuse ; soit. Mais, marié et fixé à Montevideo, il devint un employé modèle, chaleureusement recommandé par son consul à la bienveillance du ministre<sup>2</sup>. »

Mais à peine est-il chancelier, en juin 1845, que Célestine Jacquette Davezac est enceinte. On imagine le scandale : ils ne sont pas mariés...

D'une visite à Lozada Llanes, à Córdoba, en Argentine, en avril 1946, Enrique Pichon-Rivière a rapporté une information qui en dit long sur la réputation que la famille Ducasse faisait à la jeune femme : « Comme on le racontait dans la famille, le père d'Isidore avait connu celle qui fut ensuite son épouse au cours d'un voyage [?] qu'il fit en France, et il semble qu'elle était servante des Ducasse à Tarbes [c'est-à-dire à Bazet]. Le père du poète revint seul de ce voyage et peu de temps après Célestine-Jacquette Davezac arriva à Montevideo. »

Ce retour en France de François Ducasse, entre 1840 et 1845, est très improbable. Ce n'est peut-être qu'à son arrivée à Montevideo que Célestine Jacquette devint la servante du chancelier. On a pensé

1. G. et A. Guillot-Muñoz, *Lautréamont et Laforgue*, Montevideo, 1925.

2. Claude Pichois.

qu'elle s'était expatriée avec un frère, Jean Davezac, que G. et A. Guillot-Muñoz, qui ont consulté les archives de l'armée, signalent parmi les volontaires de la légion française combattant, en 1847, dans l'armée uruguayenne, aux côtés des sous-officiers Louis Lacolley, grand-père de Jules Laforgue, et Munyo, grand-père de Jules Supervielle. Mais cette parenté est douteuse.

Célestine Jacquette était « d'une beauté troublante », d'après Masquelez ; elle avait une démarche gracieuse et souple, d'après une confidence de François Ducasse à M<sup>lle</sup> Maillefer, sœur du consul général à Montevideo <sup>1</sup>.

François Ducasse hésite-t-il à se marier ? En attendant, les événements se précipitent. Le 20 novembre 1845, le capitaine de vaisseau Tréhouart force l'entrée du Paraná, malgré les batteries établies par Rosas ; c'est l'affaire d'Obligado. L'armée de Buenos Aires est dispersée : Rosas ordonne d'arrêter les fuyards, fait fusiller ou égorger tous les officiers et sous-officiers, et un soldat sur cinq.

En janvier 1846, le général argentin Urquiza se jette involontairement sous le feu du colonel Garibaldi établi au Salto. Une quarantaine de marins anglais et français, qui servent les canons, démontent ceux de l'ennemi : la légion italienne court les prendre !

Le 8 janvier 1846, Marcelin Denoix décrit la situation de la ville : « Toujours étroitement bloquée par terre, réduite à ses propres moyens, sans commerce et sans travail pour la classe ouvrière,

1. Alvaro Guillot-Muñoz, *Lautréamont à Montevideo, La Quinzaine littéraire*, Paris, 1972.

tout ce qui s'y consomme vient du dehors. Tout y est, par conséquent, très cher. Le pain vaut 10 sols la livre, la viande fraîche 40 s. et quelquefois 3 fr. car on est obligé d'aller chercher les bœufs au Brésil, et cependant il y a une nombreuse population étrangère. Pour notre compte, nous avons de 6 à 7 mille Français. Parmi ceux-ci, un huitième peut vivre sans assistance plus ou moins longtemps ; de 4 à 5 mille 500, — c'est-à-dire ceux qui sont sous les armes et dont le chiffre varie de 2 mille à 2 mille 300, mais qui avec leurs familles complètent ce chiffre, — reçoivent des rations du gouvernement, mais il en reste encore près de 2 mille, sans ressources fixes, vivant au jour le jour, et s'augmentant de la population flottante, c'est-à-dire des arrivants d'Europe, de Buenos Aires et des divers points de l'État oriental, qui fuient pour échapper aux dangers qui les menacent ; ceux-ci, habitués aux travaux de la campagne, demandent en général à être transportés à Rio Grande, pour se rendre ensuite dans l'intérieur où ils espèrent trouver les moyens d'une existence plus conforme à leurs goûts et à leurs coutumes. »

Les archives de l'archevêché de Montevideo conservent le contrat de mariage de François Ducasse et de Célestine Jacqueline Davezac en date du 31 janvier 1846. Ce document est le seul, à notre connaissance, qui porte la signature autographe de la mère de Lautréamont, apposée à côté de celle de son futur époux, François Ducasse (ou *Francisco*, car il use, dans les mêmes pièces, des deux orthographes, française et espagnole, de son prénom). Je ne publie que la traduction française de ce dossier :

Dossier 83 - An 1846

N° 264

CURE ECCLÉSIASTIQUE  
DE MONTEVIDEO

An 1846

*Dossier de mariage du Sieur François Ducasse et  
Dame Célestine Jacquette, tous deux célibataires et  
originaires de France.*

*Proviseur : Don Lorenzo A. Fernandez.*

*Notaire : Don Antonio Pagola.*

*Il a été donné suite.*

Janvier 31

CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE  
A MONTEVIDEO

*Le chargé du Consulat Général de France à Montevideo, certifie qu'il est fondé à savoir que le Sieur François Ducasse, originaire de Bazet, département des Hautes-Pyrénées, fils légitime de Louis Ducasse et de Marthe Damaré; et Dame Célestine Jacquette Davezac, originaire de Sarniguet, en France, fille légitime de Marie Bedouret et de Dominique Davezac, sont célibataires et majeurs et sont sans empêchement canonique ni civil pour se lier par le mariage. En foi de quoi je leur délivre le présent certificat à Montevideo, le 30 janvier 1846.*

*Le Chargé du Consulat Général de France,  
A. Denoix.*





littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts

## françois caradec : isidore ducasse, comte de lautrémont

On a tant écrit et répété qu'on ne savait rien de sa vie, qu'on avait fini par le croire. Il n'y a pas de "mystère Lautréamont" : on en sait plus aujourd'hui sur Isidore Ducasse, poète mort à vingt-quatre ans, il y a un peu plus d'un siècle, que sur la jeunesse de la plupart de nos grands écrivains.

Autour de découvertes nouvelles et contrôlées, François Caradec trace à la fois la biographie de cette œuvre et l'évolution de la pensée et de l'écriture de Lautréamont, fait revivre les milieux qu'il a traversés, les amis dont il s'entourait, et publie pour la première fois toutes les pièces d'archives, françaises et uruguayennes.

Extrait de la publication